

EXPÉDITION D'O'REILLY,

EN 1775 (1).

III.

Lettres du comte O'Reilly et de Don Pedro de Castejon, écrites de la baie d'Alger le 9 juillet 1775 (2), où il est fait rapport des événements de la veille aux Excellentissimes Seigneurs le comte de Riela et Bailio Frei Don Julian de Arriaga, Secrétaires des départements de la Guerre et de la Marine.

Très-excellent Seigneur, hier, au point du jour, eut lieu le débarquement de la troupe sur une plage située à une lieue de mer (3) à l'Est d'Alger; et, dans le principe, tout promettait le succès. Le premier corps de débarquement se composa de huit mille et quelques hommes. L'ennemi, qui avait garni la côte de batteries, sauf le terrain le plus propre à une descente et qu'il négligea entièrement, parce que nos navires avaient battu préalablement quelques-uns des forts qui sont au levant et au couchant de ladite place — l'ennemi employa tous ses efforts à les réparer et à les augmenter. Cette faute de sa

(1) Voir les articles sur le même sujet, déjà édités par la *Revue*, aux tomes 8 et 9. Les deux lettres publiées aujourd'hui complètent la série des documents officiels sur la matière dont nous devons la communication à notre savant et zélé correspondant, M. le Général de Sandoval : ses connaissances en ce qui concerne l'histoire des Espagnols en Afrique, ont déjà été bien appréciées par nos lecteurs.

(2) Ces deux lettres ont paru, au moment même des événements, dans la *Gazette de Madrid*, le 25 juillet 1775, après un court résumé des mêmes faits que ce journal avait donné dès le 18 dudit mois. Plus tard, l'imprimerie royale espagnole édita la relation du Général en chef, avec la liste des morts et des blessés, outre un assez mauvais plan de la baie d'Alger. Cette plaquette de vingt pages, dont la bibliothèque d'Alger possède un exemplaire, a été publiée intégralement par la *Revue*.

(3) La lieue légale espagnole étant de 20,000 pieds, c'est-à-dire d'un peu plus de 6 kilomètres, l'évaluation d'une lieue et demie, donnée ci-dessus, équivaut à environ dix kilomètres, ce qui est en effet la distance qu'il y a d'Alger au point de débarquement des Espagnols, en 1775.

part, jointe aux dispositions ordonnées, me flattèrent d'abord de l'issue la plus heureuse.

Les Mores commencèrent à tirailler de loin, à la faveur de quelques dunes et de broussailles. La troupe s'empressa *avec trop d'ardeur et de promptitude* à les en déloger, *s'avancant, à cet effet, beaucoup plus loin qu'il avait été décidé et qu'il n'était convenable*; ce qui m'obligea de la soutenir pour chasser l'ennemi de cette partie de la plaine qu'il occupait, afin qu'il nous fit moins de mal et que nous pussions gagner du temps jusqu'à l'arrivée du second débarquement, dans le but de prendre avec cette troupe fraîche une ligne retranchée qui servit d'appui aux premières troupes pour faire retraite. Je pris mes dispositions en conséquence sans perdre un seul instant; et pendant que ce travail s'exécutait, je fis repousser les Mores avec vivacité jusqu'au terrain qu'ils avaient choisi dans le bois. Je ne pouvais exiger davantage d'une troupe déjà fatiguée de l'absence de sommeil pendant la nuit antérieure au débarquement et qui avait marché et combattu toute la matinée sous un soleil ardent, sur un terrain sablonneux, inégal et d'un parcours incommode.

La retraite s'exécuta tranquillement: les quelques charges que des pelotons ennemis hasardèrent furent repoussées avec perte, nos soldats ayant montré pendant toute cette action une constance inaltérable. Mais rien ne put remédier aux désavantages de la position où *leur ardeur* les avait amenés.

Je disposai la troupe dans ses retranchements, près de la mer, sur un emplacement étroit, mais qu'on n'avait pu étendre davantage à cause de l'état des lieux et parceque, dans le cas d'une extension plus grande, deux batteries que l'ennemi avait sur nos flancs nous auraient beaucoup incommodés. Et même, avec toutes ces précautions, on ne put éviter d'être molestés par un canon mis par eux en batterie au pied d'une petite hauteur qui était sur notre droite, et défendu par une profonde tranchée.

Dans cette situation, je voulus connaître le nombre des morts et des blessés et, voyant que ces derniers étaient en quantité excessive, quoique beaucoup n'eussent que des contu-

sions, et que les ennemis ne pouvaient se tromper sur notre plan d'attaque et sur la nécessité qu'il y avait pour nous, dans son exécution, d'occuper la colline qui était devant notre front, à la distance de 300 toises, colline plantée d'arbres et couverte de nombreuses maisons. La promptitude avec laquelle je les vis élever des batteries me fit croire que pendant la nuit ils en construiraient sur la hauteur où nous devions prendre position, ce qui se vérifia par les travaux qu'ils entreprirent un peu avant la fin du jour. Ces circonstances réunies me déterminèrent à assembler les généraux, brigadiers et colonels de régiments pour avoir leur avis, et tous opinèrent unanimement que, eu égard à ce que la troupe avait souffert ce jour-là par son *excès d'ardeur*, et en considération de l'avantage que procurerait à l'ennemi les batteries qu'il établissait sur la hauteur et le feu qu'il ferait, toujours à l'abri des arbres, des maisons et des *materas* (1), qu'il y a là et qu'il nous faudrait essayer, dès notre sortie du camp retranché, il y avait obligation indispensable de se rembarquer.

Cette décision me fut très-douloureuse, mais je dus m'y conformer, parceque j'en comprenais moi-même la nécessité, quoiqu'il fût bien difficile de l'exécuter sans aventurer l'extrême arrière garde et l'artillerie avancée. Cependant, on réussit, pendant cette même nuit à mettre à bord toute la troupe, l'artillerie et la masse d'objets que j'avais débarqués pour les opérations ultérieures, sans avoir laissé aucune chose qui soit venue jusqu'ici à ma connaissance. Je n'en excepte que trois pièces de 12 qui restèrent sur une plate-forme faite expressément pour les traîner à terre tout armées; lorsqu'on voulut les remorquer, il se trouva que les barils qui la soutenaient s'étaient tellement envasés qu'on ne put les dégager. J'en fus avisé très-tard, le soir; on avait alors l'espoir de la dégager avec le secours de deux galiotes, que je fis chercher en toute diligence. Mais comme je dus ensuite m'occuper de la multitude d'affaires qui survenaient, je ne sus que les galiotes

(1) Ce mot, que nous ne rencontrons pas dans les dictionnaires espagnols, rappelle l'expression arabe *mtarèze* qui veut dire *batterie*. — N. de la R.

n'avaient point réussi dans cette opération, qu'au moment d'embarquer les dernières troupes.

Le roi m'avait donné pour cette expédition tout ce que j'avais jugé nécessaire à son heureuse issue. Les ministres ont fourni tous les moyens qui dépendaient de leurs départements, et la marine m'a facilité le débarquement, en une seule fois, de 8,000 hommes qu'elle conduisit à l'endroit et à l'heure désignés; elle effectua le second débarquement avec plus de promptitude qu'on ne pouvait l'espérer, et conduisit l'artillerie et les outils avec la même efficacité : le commandant général, Don Pedro Castejon donnant des preuves dans toute cette expédition de son habileté distinguée et de son grand amour pour le service du Roi.

Et malgré tous ces avantages, on ne put remédier au préjudice causé par *l'excès d'ardeur* avec laquelle les troupes ouvrirent le feu, ce qui amena des résultats aussi funestes que peu en accord avec les instructions qui avaient été données.

Don Antonio Ricardos reçut une contusion assez sensible à la poitrine, mais il ne quitta pas pour cela un seul instant la troupe placée sous ses ordres et ne cessa d'agir, donnant ainsi des preuves de ses excellentes aptitudes pour la profession militaire.

Le marquis de la Romana est mort dans l'affaire d'hier, laissant sa mémoire et son dévouement en très-grande estime. Son frère, Don Ventura Caro, a beaucoup fait et s'est rendu très-digne de l'attention de votre Majesté, par lui-même et en considération de son frère.

Le comte Del Asueta et Don Luis de Urbina, se montrèrent longtemps au feu après avoir été blessés, et, jusqu'à la fin de l'action, contenant d'une part *l'ardeur inconsidérée de sa troupe* et lui donnant l'exemple de la valeur.

Le maréchal de camp Don Diego Navarro a toujours été à la tête de sa division, s'acquittant très-bien de son commandement.

Don Felix Geronimo Buch, comme le premier maréchal de camp, eut le commandement de la gauche et il n'épargna aucune diligence pour remédier au dommage causé par *l'ardeur*

inconsidérée et le mouvement en avant anticipé de la troupe, et ses bonnes dispositions continuèrent à diverses reprises la cavalerie ennemie qui tenta de nous entamer.

Le quartier-maître général Don Silvestre Abarca m'a aidé dans tout qui concernait l'expédition, avec beaucoup d'intelligence et de zèle.

Le comte de Fernan Nuñez a une contusion à la poitrine; il a montré dans cette action beaucoup de valeur, d'intelligence et de sang froid.

Don Victorio de Naria fit preuve de beaucoup de prudence et de valeur; il resta à commander la droite de la tranchée; il fit l'arrière-garde avec un bataillon et trois compagnies de grenadiers de son corps, et fut lui-même le dernier qui s'embarqua, donnant des preuves, par ses bonnes dispositions, de son notable talent militaire.

Le comte de Montijo (1) a reçu une blessure, mais qui ne cause pas d'inquiétude; il a donné pendant l'affaire le meilleur exemple par son sang-froid, ses exhortations et par la bonne direction imprimée à sa compagnie.

Les brigadiers Don Carlos de Hautregard, marquis de la Cañada et Don Luis de Carbajal ont fait de continuels efforts pour maintenir leurs troupes bien en ordre en leur représentant le préjudice causé par leur *excessive ardeur*.

Le brigadier marquis de Villena, quoiqu'atteint d'une forte contusion, ne voulut pas se retirer, même après la fin du combat, et me demanda avec la plus grande insistance la permission de rester avec ses deux compagnies de grenadiers dans le camp jusqu'au dernier moment; ce qu'il fit, donnant par sa vigilance, sa valeur et son véritable amour du Roi un exemple très-recommandable.

Le brigadier Don Joaquin de Jousdeviela, avec la troupe légère qui était sous ses ordres, repoussa les Mores à diverses reprises,

(1) Ce Comte de Montijo, brigadier, capitaine de fusiliers dans le régiment des royales gardes Walonnes, est l'aïeul de S. M. l'Impératrice des Français. — *N. de la R.*

et quand je lui ordonnai de les expulser du bois, il l'exécuta avec beaucoup d'intrépidité et en belle disposition.

Le brigadier Don Pedro de Silva fut très-attentif à son devoir; son courage et le soin qu'il a de son régiment méritent une recommandation particulière.

Don Luis de Las Casas forma la gauche, et quand *la troupe s'avança trop* il fut attaqué par la cavalerie des Mores; mais il réussit à inspirer du sang froid et de la confiance et à repousser l'ennemi avec perte, montrant ce jour là un talent particulier pour la guerre.

Don Francisco Pacheco, colonel de Séville, eut le plus grand soin de son régiment, donna bien des preuves de son courage, et il est, par toutes ces particularités, digne de la bienveillance royale.

Les deux brigadiers d'artillerie, Don Raimundo Faur et Don Agustin de Frasla ne m'ont rien laissé à désirer dans l'accomplissement très-exact et intelligent des devoirs de leur grade.

Mes aides-de-camp Don Agustin de Villers et Don Francisco Estacheria s'employèrent depuis le jour de mon arrivée à Cartagène, avec beaucoup de fatigue de leur part et d'utilité pour le service; dans le combat d'hier, ils se sont exposés continuellement aux plus grands périls et ont donné diverses instructions opportunes qui mirent bien en évidence leur talent militaire: le premier reçut une forte contusion à la poitrine, mais il ne voulut pas quitter la place pendant l'action ni après, jusqu'à ce que la respiration commençât à lui manquer.

Le lieutenant-colonel Don Geronimo Capmani, un autre de mes aides-de-camp, est resté mort, au chagrin général de ceux qui l'ont connu et qui le virent ce jour là conduire diverses troupes à l'attaque avec beaucoup de sang froid et une brillante valeur.

Le lieutenant-colonel Don Pedro Gorostira, sergent-major (1) du régiment d'Amérique, un autre de mes aides-de-camp, fit des

(1) *Sergent major* ici n'est pas le nom d'un sous-officier. Il s'agit d'un sergent-major de bataille, qui était un grade élevé dans l'ancienne organisation militaire. — *N. de la R.*

efforts distingués pour inspirer du sang-froid et de la fermeté à sa troupe ; son talent, son instruction et sa valeur assurent au Roi un bon officier général. Il a reçu quatre balles pendant l'action, mais il a eu le bonheur qu'aucune ne l'a blessé grièvement.

Don Feliz Murquir, Don Joaquin Oquendo, Don Antonio Cornel et Don Francisco Saavedra, mes quatre adjudants, furent aussi blessés. Ils portèrent mes ordres avec la plus grande promptitude et clarté et, quoique tous demeurèrent très-fatigués de courir à pied dans ces sables, ils ne cessèrent de s'offrir pour les plus grands dangers.

Les ingénieurs ont marché avec les colonnes, et de 16 qu'ils sont, 12 ont été blessés.

Je n'ai pu encore recueillir la note exacte des morts et des blessés ; mais d'après celle que les corps ont pu établir à la hâte, le nombre des premiers monte à 600 et celui des seconds à 1800, et ayant beaucoup de ces derniers qui ne sont atteints que légèrement (1).

Que Dieu garde longtemps votre excellence,

Baie d'Alger, 9 juillet 1775.

Très-excellent seigneur, le comte d'Oreilly, votre serviteur le plus attentif, baise les mains de votre excellence, excellen-tissime seigneur, comte de Riela.

L'amiral Pedro de Castejon au ministre de la marine
(9 juillet 1775).

Très-excellent seigneur, le vaisseau *Saint-Joseph* que j'avais destiné pour tirer sur une des batteries ennemies, l'aborda dans l'après-midi du 6 juillet, et quoique j'eusse recommandé à son commandant de ne point trop s'approcher, le courant qui régnait et l'accident arrivé à son câble, qui fut coupé par un boulet, le firent dériver jusqu'à demie portée de canon, avec

(1) L'Etat exact des morts et des blessés est de 27 chefs ou officiers et 801 soldats morts et de 190 chefs ou officiers et 2088 soldats blessés ; en tout, 2806 hommes hors de combat. — *N. de la R.*

cette aggravation qu'il essuyait le feu de trois batteries (1) auxquelles il répondait avec vivacité et intrépidité, à l'applaudissement général. Voyant l'embarras dans lequel il se trouvait, j'envoyai pour lui venir en aide le vaisseau l'*Orient*, qui le délivra, en effet, du feu d'une des batteries qui le dirigea dès lors contre ce navire de secours.

Le *Saint-Joseph* a passablement souffert dans sa mâture et ses mâts de hune doivent être changés en les prenant à d'autres vaisseaux, parce qu'on a inutilisé ceux qu'il avait de rechange. Il faut ensuite changer le grand mât et celui de misaine aux avaries desquels on a remédié pour le moment avec des *ruecas* (quenouilles). Il a reçu assez de boulets dans sa coque et a eu trois morts et 17 blessés. Parmi ces derniers, il y a, mais légèrement atteints, son commandant Don Manuel Vasina, le capitaine en second Don Juan Moreno et le lieutenant de vaisseau Don Joaquín Lurán.

L'*Orient* n'a eu d'autre accident grave qu'un boulet dans l'étrambot et un autre dans le gouvernail, avaries qui pourraient être de conséquence et auxquelles on remédiera pour le moment du mieux que l'on pourra.

Les autres vaisseaux n'ont pas souffert dans leurs coques. Je ne puis joindre en ce moment à cette lettre la liste de nos blessés, parce que nous sommes occupés à répartir les troupes dans les bâtiments de transport, et à la distribution des vivres et de l'eau pour leur subsistance.

Que Dieu garde, etc.

Vaisseau le *Velasco*, à l'ancre devant Alger, le 9 juillet 1775.

PEDRO DE CASTEJON.

Du même au même, et à la même date.

Très-excellent seigneur, à la date du 6 courant, je vous ai annoncé l'heureuse arrivée de l'expédition dans cette rade d'Al-

(1) Ces trois batteries se voient encore entre le Champ de manœuvres et l'oued Khenis, dit le Ruisseau. — N. de la R.

ger avec tout le convoi, J'ajouterai aujourd'hui qu'hier ayant eu le temps favorable que nous attendions, nous effectuâmes le débarquement à 4 heures du matin, dans le meilleur ordre et formation, conduisant, en sept colonnes de petites embarcations, 7,900 hommes de troupes choisies, avec beaucoup de méthode et en silence et sans la moindre difficulté, parce que les bâtiments de guerre étaient postés dans les avenues voisines et placés sur les ailes, et, à leur tête, d'autres qui escortaient le transport : de telle sorte que le passage de toute l'armée se fit si vite et si diligemment qu'à 8 heures du matin il ne restait pas un seul soldat à envoyer à terre.

On débarqua avec une promptitude égale les fascines, piquets, l'artillerie, les mortiers et tout ce dont on avait besoin dans le camp.

Mais le malheureux incident de ce que notre aile gauche, pleine de valeur, de zèle et de hardiesse, s'avança trop, sans ordre du général, par des chemins rompus et inconnus à notre monde a occasionné l'échec de cette entreprise bien combinée, comme votre excellence le sait d'une manière plus circonstanciée, par la relation qui est adressée au ministre de la guerre.

On ne saurait trop louer l'intrépidité et la constance singulière avec lesquelles toute l'armée a soutenu l'attaque de l'ennemi, celle-ci ayant été aussi terrible que désordonnée, et, par cette raison, d'autant plus sanglante.

Le courage dont ont fait preuve les officiers, gardes marines, troupe et matelots de cette escadre, de même que les hommes des frégates de S. M. le seigneur archiduc grand duc de Toscane, est très-notoire, tant dans l'attaque faite par le *Saint-Joseph* et l'*Orient* contre les trois batteries ennemies, et le *San Rafael* et le *Diligent* contre une autre batterie de la place (1), que dans la manière dont les frégates, chebecs et galiotes soutinrent le débarquement puis la retraite de l'armée, faisant un feu vif et incessant jusqu'à ce que tout le monde fût retourné à bord des bâtiments. Ceux qui commandaient les chaloupes canonnières

(1) Il est évident qu'il faut lire ici la *plage*, ces bâtiments ayant dû opérer contre le fort de l'est. — *N. de la R.*

se sont acquittés de leur mission avec valeur, prudence et intelligence et à l'applaudissement général, applaudissement qu'aura obtenu dans cette expédition tout le corps de la marine qui a fait preuve dans toutes les opérations confiées à ses soins du plus grand zèle et de son affection pour le service du roi et le bien de la patrie. Ce zèle a éclaté dans le rembarquement des troupes, qui a pu s'accomplir entièrement dans l'espace d'une nuit, grâce aux efforts, aux veilles et aux risques courus par tous les officiers et gardes-marines employés dans les chaloupes et les bateaux, réitérant leurs voyages à la tranchée et conduisant la troupe aux bâtiments, qui, dès l'après-midi, de l'avis du Général en chef, s'étaient approchés de la place (plage) pour la recevoir.

Dans ces circonstances, j'ai résolu, d'accord avec le général comte d'O'Reilly, d'envoyer dès à présent en Espagne les blessés, dont j'ignore le nombre jusqu'ici, parce qu'on ne m'en a pas donné les listes. Les bâtiments qui les transporteront auront l'ordre de gagner le port qu'ils pourront aborder selon les vents (1).

Que Dieu garde, etc.

A bord du vaisseau *Velasco*, à l'ancre devant Alger, le 9 juillet 1775.

PEDRO DE CASTEJON.

(1) Pour bien comprendre ces rapports un peu obscurs, par suite de réticences, il faut se reporter à celui de l'amiral Mazarredo, que nous avons publié dans le 8^e volume de cette *Revue* page 255, etc. — *N. de la R.*